

Recherches sociographiques



Susn MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*

Nicole Gagnon

Volume 30, Number 1, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056413ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056413ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, N. (1989). Review of [Susn MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*]. *Recherches sociographiques*, 30(1), 116–117. <https://doi.org/10.7202/056413ar>

et l'histoire telle que racontée par Heinz Weinmann permet de s'en apercevoir, était-ce la seule manière de subsister et donc d'exister, même si ce vivre n'a pas la clarté des définitions, même s'il semble fragile et constamment menacé. Il reste, par sa persistance, affirmation et richesse !

Naïm KATTAN

Susan MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*, Saint-Laurent, Trécarré, 1986, 455 p.

« Au commencement était le fleuve, gelé six mois sur douze. » Qui a trouvé mieux pour amorcer la grande saga ? La suite coule de même veine : allégé du gros des chiffres et des dates, et de toute note de bas de page, parce que destiné au grand public, le livre de Trofimenkoff est rédigé avec un brio remarquable. On n'y sent aucun hiatus ni d'artifice d'écriture par lesquels l'historien soude les pièces de son récit. Eh ! que ça repose de la lourdeur des gros manuels québécois ! Le contenu m'a semblé, globalement, tout aussi excellent, notamment les chapitres sur l'Institut canadien et sur *L'Action française*, sujets que l'auteur a travaillés spécifiquement. Sa lecture vient corriger ici l'incroyable stéréotype du « passéisme » groulxiste. Le chanoine a certes beaucoup parlé du passé, vu qu'il était historien ; et, à partir de 1940, il s'est effectivement retrouvé à contre-courant de son époque. Mais le Groulx des années 1920, celui qui a fait histoire, n'avait rien que de très « présentiste », comme le met en évidence Trofimenkoff. Avec, par contre, ce tour de force de balayer sous le tapis l'idéologie nationaliste elle-même.

Il faut comprendre que Trofimenkoff s'adresse au Canada anglais. Elle cherche à rendre les « visions » nationales, tout en faisant l'économie des discours susceptibles de heurter son lecteur. Et c'est fort bien réussi. Revue et corrigée pour la conjoncture 1980, l'ancienne métaphore du « mariage de raison », qu'affectionnait Jean-Charles Falardeau dans les années 1950, lui fournit l'astuce du point de départ. En tant que femme, l'auteur — que ses parents « ont toujours considérée comme leur contribution au bilinguisme » — peut adopter le point de vue du dominé, sans mettre en danger son statut de *canadian scholar*. Alors voilà : la Conquête fut un viol. En prime, l'image permet de concilier la grande chicane Wallot/Ouellet.

L'imaginaire féministe, hélas ! ne se contente pas d'une si belle passe. Vu qu'il s'agissait d'expliquer le Québec au Canada, le XX^e siècle occupe la moitié de l'ouvrage. Et le récit commence en réalité à la Conquête, avec un simple chapitre d'arrière-plan pour la Nouvelle-France. En si peu de pages, il fallait aller à l'essentiel : à peine une petite dizaine des personnages de notre enfance, y compris Cartier, Louis XIV et Colbert, trouve place dans le tableau, et le mot « jésuite » n'y apparaît pas. Radisson ? Joliet ? La Vérendrye ? Pas même d'Iberville. Or voici que surgissent de la poussière archivistique une demi-douzaine de veuves Fornel ou marquises de Vaudreuil qui auraient marqué l'histoire par leurs intrigues de Cour, leurs trois ouvriers ou leur réseau de contrebande. « Quelques femmes se livrent au commerce », notait sobrement Jacques MATHIEU dans ses trois forts chapitres sur la période. (Dans : J. HAMELIN, dir., *Histoire du Québec*, 1976.) Même manque de discernement au début du XX^e siècle, lorsqu'un groupuscule de

bourgeoises montréalaises se retrouve en lice avec l'armature institutionnelle de toute la société canadienne-française : trois « groupes » (!), « les féministes, les nationalistes et le clergé, prennent conscience des ravages sociaux entraînés par l'industrialisation ». (P. 253.) Après ce pâté, un cheval, un foie de lapin, l'interprétation « yvettiste » du Référendum peut se prendre comme de la petite bière.

Je reste vraiment perplexe de voir un historien du calibre de Trofimenkoff saboter ainsi son propre travail pour le mettre au goût du jour. Avec le résultat que le sens commun hésite sur la garniture et passe à côté du substantiel. Expurgée de ses confusions féministes, une seconde édition nous fournirait, il me semble, un magnifique classique.

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Gilles HOULE (dir.), *Cahiers canadiens de sociologie*, XII, 1-2, printemps 1987, 193 p.

Ce numéro double des *Cahiers canadiens de sociologie*, dirigé par Gilles Houle, fait le bilan du dernier quart de siècle au Québec. Les « grandes dimensions constitutives de toute société, c'est-à-dire démographique, économique, politique, culturelle ou idéologique » (p. 1) forment l'ossature de la table des matières : une analyse générale de l'époque (RIOUX); la démographie (G. CALDWELL et D. FOURNIER), l'économie politique (G. HOULE et G. HAMEL), la culture et la politique (M. FOURNIER), les perceptions des inégalités communautaires (LACZKO), la philosophie et la sociologie (DUMAS), et l'imaginaire québécois à la Marcel Rioux (NIELSEN).

Le fil conducteur des articles, c'est la modernisation dans toute sa complexité, y compris la question nationale. Si cet enjeu reste pertinent après les changements amenés par la Révolution tranquille, on ne s'attendait pas à ce qu'il porte en lui-même son lot de menaces pour notre société transformée. Ironiquement, la modernisation, accueillie comme une solution au début des années soixante, a engendré, à son tour, de nouveaux problèmes. Dans le premier essai, Rioux accentue « la question la plus difficile et la plus angoissante » (p. 13) : la modernisation est-elle possible sans américanisation ?

Les auteurs, Fournier, Caldwell et Fournier, relancent la critique de la modernité au Québec. La rationalisation du monde, prédite par Max Weber, a envahi la province, et la logique de la bureaucratie atteint son summum. La rationalité instrumentale, le langage de la technicité et l'efficacité se sont emparés de la société. La culture est en crise : elle se dépolitise tandis que la politique se « déculturalise ». Le modernisme menace l'équilibre fragile de la démographie et remet en cause la survie du Québec comme société distincte. Mis en veilleuse le projet national, les valeurs liées au rendement ont remplacé le débat sur les valeurs traditionnelles.

La modernisation entraîne aussi des transformations importantes de la conscience. Dans son article sur la *socio-epistemic inversion* de la philosophie et de la sociologie au